



VERS NOS 30 ANS

GUY BÉRUBÉ

AIMER LES ENFANTS TERRIBLES

Après dix ans passés à travailler comme barman et marchand d'art à New York, Guy Bérubé est retourné à Ottawa en 2000 pour porter soin à sa mère malade. Dans cette ville bureaucratique parfois un peu ennuyante, le Québécois a tenté de retrouver le succès dans son milieu de prédilection grâce à ses 20 années d'expérience. Une belle réussite, même si les débuts ont été plutôt ardu.

Jordan Arseneault
(Traduction : F.B.)

« J'ai toujours eu des artistes autour de moi dont je vendais les œuvres. Ils étaient généralement les subversifs, les rejetés, les enfants terribles de l'art. » Durant les premiers cinq ans de son retour à Ottawa, Guy Bérubé a toujours eu un œil ouvert sur le milieu new yorkais et ses peintres comme Slava Mogutin, qu'il a exposé en septembre dernier, en plus de s'infiltrer au milieu de Montréal, d'Ottawa et de Toronto.

Il a commencé avec une banque de 35 artistes et fait maintenant affaire avec plus d'une centaine, parmi lesquels plusieurs sont gais. Même avec le succès indéniable de sa galerie, La Petite Mort, et celui de son nouveau bar, l'Overkill, Guy Bérubé a gardé les pieds sur terre, organisant souvent des soirées-bénéfices et événements de charité comme le légendaire *Holy Fuck party* dont les fonds vont à la recherche sur l'Alzheimer.

Nous avons réveillé Guy Bérubé, épuisé par une longue fin de semaine parsemée d'événements nocturnes, pour une tâche qui est sans doute celle qu'il aime le moins : parler de lui-même et de ses projets, en tant que Québécois et galeriste sorti du placard.

RG. VOUS FAITES PREUVE DE GÉNÉROSITÉ DANS VOTRE MILIEU, MAIS C'EST RAREMENT POUR VOUS METTRE AU PREMIER PLAN. D'OÙ VOUS VIENT CETTE ENVIE DE RESTER EN RETRAIT ?

Guy Bérubé. Il y a tant d'égos dans le monde de l'art. On n'en a pas besoin d'autre. J'ai travaillé durant des années dans une multitude de galeries et ce que je détestais le plus dans ce travail était de côtoyer des égos démesurés. Ça ne fait aucun sens pour moi puisque la plupart des galeristes sont des artistes ratés !

RG. VOUS N'AVEZ JAMAIS VOULU ÊTRE UN ARTISTE VISUEL OU UNE CÉLÉBRITÉ ?

G.B. N'est-ce pas ironique que la plupart des galeries d'art portent le nom de leur propriétaire ? J'ai débuté comme photographe commercial, mais mon travail était toujours considéré comme plus artistique. J'ai fini par faire des expositions en solo, mais j'ai rapidement constaté que j'éprouvais beaucoup plus de plaisir à promouvoir le travail des autres que le mien. Disons-le clairement : les artistes ont toujours besoin d'être représentés, il y avait donc une possibilité d'emploi intéressante à ce niveau.

RG. C'EST UN PARADOXE ÉTRANGE CHEZ LES ARTISTES GAIS. ILS SONT SOUVENT ÉGOÏSTES, MAIS INCAPABLES D'AUTOPROMOTION. POURQUOI ?

G.B. Je pense que leur cerveau ne permet pas les deux en même temps. Les plus grands artistes sont ceux qui ont du mal à lacer leurs chaussures et je les adore pour ça ! Je me sens le besoin de les protéger, mais aussi de les bousculer pour les sortir de leur marasme. Quand ce genre d'artiste entier et presque socialement handicapé rencontre un galeriste, la relation devient souvent sadomasochiste.

RG. VOUS AVEZ QUITTÉ NEW YORK POUR PRENDRE SOIN DE VOTRE MÈRE MALADE ET MAINTENANT VOUS TENEZ UNE GALERIE PROSPÈRE ET UN DES BARS LES PLUS BRANCHÉS DE LA VILLE. VOUS DOUTIEZ-VOUS QUE LA VIE PRENDRAIT CETTE TOURNURE QUAND VOUS ÊTES REVENU À OTTAWA ?

G.B. Jamais ! C'était un cauchemar pour moi de revenir à Ottawa. Ça a été l'une des décisions les plus ardues de ma vie de quitter New York pour revenir dans une petite ville somnolente. Mais c'est devenu la meilleure décision que j'ai jamais prise. J'ai réalisé que je pouvais être heureux n'importe où ! La simplicité est parfois plus propice au bonheur.

RG. EN REVENANT DANS LA CAPITALE CANADIENNE, VOUS INCARNEZ LE PERSONNAGE TRÈS POPULAIRE DANS LA CULTURE GAIE QUÉBÉCOISE DE L'ENFANT PRODIGE. COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS FACE À VOS ORIGINES ?

G.B. Je suis très très fier d'être québécois. Tellement que j'ai choisi de vivre à Gatineau juste en face d'Ottawa. J'aime vivre dans la province de Québec et j'espère revenir vivre à Montréal un jour. J'ai perdu beaucoup de mon français à New York. Le seul moment où je le parlais c'était au lit. Sincèrement, les New-Yorkais adoraient m'entendre parler français durant l'amour. Je pouvais leur réciter ma liste d'épicerie en baissant, ils devenaient gagas ! Je suis curieux de voir comment vous allez utiliser cette information...

RG. QUELS SONT LES PROJETS SOCIAUX DANS LESQUELS VOUS ÊTES ACTUELLEMENT ENGAGÉ ?

G.B. J'ai attendu longtemps pour pouvoir travailler avec une institution correctionnelle et présenter les œuvres d'artistes en prison, mais ça n'a pas été facile. J'ai fini par trouver un homme qui peint depuis près de 15 ans. Nous étions prêts à organiser l'expo, mais il est mort d'un incident malheureux. Nous sommes toujours en pourparlers avec la famille. C'est important pour moi d'avoir une forte conscience sociale.